Shigeru Shimokawa, *“Le Rouge et le Noir” et la Bible. Julien et Jésus*

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/7619>

DOI : 10.4000/studifrancesi.7619

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 644-645

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Shigeru Shimokawa, *“Le Rouge et le Noir” et la Bible. Julien et Jésus* », *Studi Francesi* [En ligne], 159 (LIII | III) | 2009, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/7619> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.7619>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Shigeru Shimokawa, "Le Rouge et le Noir" et la Bible. Julien et Jésus

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

SHIGERU SHIMOKAWA, "Le Rouge et le Noir" et la Bible. Julien et Jésus, Okayama, Fukuroshuppan, 2008, pp. 215.

- 1 S'étant proposé de mettre en lumière ce que le *Rouge* doit à la Bible, S. Shimokawa, qui s'est montré par le passé un lecteur attentif des romans de Stendhal, a relu le roman de 1830 à la lumière de l'Ancien Testament, des Évangiles et même du *Catéchisme* de Bossuet. Il voit dans le héros «une sorte de Christ inversé», selon une expression d'A. Quesnel qui reprend l'interprétation esquissée par H.-F. Imbert et J.-J. Hamm. Certes, la symbolique religieuse est présente dans le roman et S. Shimokawa a raison de rappeler qu'il existe entre Julien et la Bible une relation étroite, mais cela suffit-il pour confirmer la «dimension christique» du «fils du charpentier» qui nous paraît d'abord une âme libre? On peut faire un sort «christique» à bien des moments du récit (ascension, chute et rédemption), à condition de ne pas lui imposer une grille de lecture si rigide qu'elle le dénature. Il est vrai que Stendhal connaissait le Nouveau Testament – sous la Terreur le jeune Beyle a servi des messes dans le salon de son grand-père –, qu'il connaissait aussi «la douce vertu de Massillon», auteur d'un catéchisme fort répandu sous la Restauration, mais que S. Shimokawa paraît ignorer, comme le *Catéchisme historique* de l'abbé Fleury, et bien sûr Fénelon, ce «vrai prêtre» que lui ont «gâté» les *Mémoires* de Saint-Simon. À la recherche d'un «Jésus stendhalien» – l'auteur de la *Vie de Rossini* a dit avoir écrit un drame tiré de la vie de Jésus – S. Shimokawa passe en revue les moindres détails où l'on pourrait déceler une allusion à la doctrine chrétienne. Dieu sait s'il en trouve! Les milliers de clous qu'on forge à Verrières suggéreraient le destin christique de Julien; Mme de Rênal incarnerait la Vierge Mère; l'échelle dont se sert le héros devrait nous rappeler celle de Jacob, etc... Le lecteur a droit à un exercice de numérologie associé à l'inévitable recours à la symbolique des

couleurs («La combinaison de la couleur rouge et du nombre trois, dans l'église de Verrières au moment du crime, évoque *fortement* [nous soulignons] l'image de Jésus dans l'Apocalypse», p. 67). On pourrait aussi citer les deux galériens auxquels Julien offre à boire, lesquels tiendraient le rôle des deux voleurs crucifiés en même temps que Jésus, ou bien l'épisode de Julien dans sa grotte relu à travers Jérémie et Abdias. Les pages consacrées à «Julien comme anti-Jésus» souffrent du même systématisme caricatural. Il ne suffit pas de savoir que Stendhal lisait la Bible de Lemaître de Sacy et qu'il annotait les Actes des Apôtres, ni de relever au fil du texte des citations ou des allusions, au demeurant déjà repérées ou que Stendhal affectionne (on pense au reniement du Christ par saint Pierre) pour dire ce que sont les relations entre Julien et Jésus. L'auteur reconnaît d'ailleurs que «la carrière de Julien n'a aucun point commun avec la vie de Jésus» (p. 203). Il est vrai que dans sa prison Julien est «agité par tous les souvenirs de cette Bible qu'il connaissait par cœur» et dont il se rappelle plusieurs passages, et qu'il lui arrive de citer l'Évangile selon saint Luc, mais il est tout aussi vrai qu'au même moment ce n'est pas au Dieu de la Bible qu'il pense, mais au Dieu de Voltaire, «juste, bon, infini». Nous sommes donc bien loin du symbole de Nicée. Ajoutons que, pour Julien, point de profession de foi, sinon une profession d'amour pour Mme de Rênal.